

CORPS SOCIAL : UN BREF PARCOURS HISTORIQUE

De la métaphore physiologique des philosophes grecs à la Noosphère de Teilhard de Chardin

A partir de cette notion de corps social, tout un débat de nature politique et sociale peut aujourd'hui s'engager interminablement. Mais ne faut-il pas revenir par la linguistique et l'histoire au sens originel des mots pour bien savoir les utiliser et surtout les extraire de leur gangue partisane, voire sectaire. C'est ce que nous nous proposons de faire dans cette étude.

1. Petite archéologie du langage humain

Le professeur Henry de Lumley, Directeur de l'Institut de paléontologie humaine, s'est proposé dans un ouvrage collectif¹, publié en 2000, de donner une vision panoramique de l'anthropogénèse selon les connaissances actuelles. Le tableau donné ci-après est dérivé de son livre ; il met en évidence les grandes étapes de l'évolution humaine. Ces étapes conduisent un bipède arboricole, très proche des grands singes, à devenir, au cours d'une période qui s'étale sur près de 6 millions d'années, l'homme actuel capable de modeler son environnement et surtout de créer un univers parallèle, celui de la culture, dans lequel des objets symboliques finissent par prendre plus de valeur que la réalité matérielle.

| Age avant aujourd'hui (en années) | Anthropogénèse | Les grandes étapes de l'aventure humaine | LES CULTURES PREHISTORIQUES | |
|--------------------------------------|---|--|--------------------------------|---|
| | | | Grandes ères | Exemples |
| 200 | | Révolution industrielle Exploration du monde | TEMPS HISTORIQUES | Modernité Europe occidentale |
| 700 1200 5000 | | Révolution technique médiévale Monothéisme Invention de l'écriture | | Moyen Age Antiquité |
| 10 000 | | Métallurgie Maisons et villages Sédentarisation Invention agriculture et élevage | NEOLITHIQUE | Age du fer Age du bronze Chalcolithique Castelnovien |
| 35 000 | <i>Homo sapiens sapiens</i> | Perfectionnement des outils Armes de jet et de poing Erection de hauts lieux Invention de l'art | PALEOLITHIQUE SUPERIEUR | Magdalénien Solutréen Gravettien Aurignacien |
| 200 000 | <i>Homo sapiens ancien et Homo néanderthal</i> | Diversification des outils Invention de la couture Premières sépultures | PALEOLITHIQUE MOYEN | Mousterien |
| 1,5 millions | <i>Homo erectus</i> | Domestication du feu Campements organisés en plein air Grandes chasses | PALEOLITHIQUE INFÉRIEUR | Acheuléen Tautavel Chine (Choukoutien) |
| 2,5 millions | <i>Homo habilis</i> | Localisation de l'habitat Plus anciens outils taillés | GALETS ARCHAÏQUES | En Afrique seulement |
| 4,5 millions | <i>Australopithecus robustus afrcanus afarensis ramidus</i> | Bipède arboricole Mode de vie comparable à celui des grands singes | PRES-HUMAINS | En Afrique seulement |

¹ Henry de LUMLEY, *L'Homme premier, préhistoire, évolution, culture*, Odile Jacob, 2000

Tout au long de l'anthropogénèse se déroule une prodigieuse montée en complexité culminant dans l'apparition de la pensée symbolique. Ceci fait écrire à Teilhard de Chardin que l'évolution du cosmos change alors de nature : de biologique, elle devient sociale et culturelle. On passe ainsi du **règne du Vivant** au **règne du Pensant** ; c'est ce qu'il appelle le "*rebondissement humain*" de l'évolution. L'apparition du langage naturel humain joue naturellement un rôle décisif dans l'ensemble de ce processus elle semble s'être réalisée de manière à la fois soudaine et progressive :

- Soudaine car l'accès à la pensée symbolique se déroule au moment précis de la naissance en Afrique de l'*homo sapiens*, puis à l'extension de celui-ci à l'ensemble de la Terre.
- Progressive au travers de l'émergence relativement lente et continue, durant toute la préhistoire et l'histoire, des quatre modalités ou formes de langage humain qui sont constitutifs des langues modernes,

1-1) L'accès du langage au symbolique

Le langage existe chez les animaux sociaux pour les besoins de la communication entre individus, notamment à l'occasion des diverses activités communes. Il utilise des **signes** gestuels et/ou vocaux. Mais le langage humain verbal se caractérise par le franchissement d'un seuil de complexité qui va changer profondément sa nature : l'accès au **symbolique**. La psychanalyste Marie Balmary² souligne l'importance de ce franchissement : "*Le langage articulé humain n'est pas seulement plus complexe, plus riche : il est utilisé par une autre instance psychique, non advenue chez les animaux*".

C'est à partir de l'*homo sapiens*, apparu en Afrique il y a à peine 200 000 ans, au cours du paléolithique moyen, que ce franchissement a lieu. Il repose sur trois grandes "inventions" socio-culturelles qui vont façonner durablement la figure ultérieure de l'humanité :

- les *sépultures*, c'est-à-dire l'ensevelissement des morts dont la manière indique clairement la croyance dans un au-delà de la vie terrestre.
- les *parures et bijoux*, objets sans utilité matérielle mais indicateurs d'une recherche de *beauté*, de même que les *peintures rupestres* qui, semble-t-il, intervenaient également lors de rituels religieux organisés pour se rendre la chasse favorable.
- la *prohibition de l'inceste* accompagné des *règles de filiation*, interdit dont Claude Lévi-Strauss a mis en évidence le caractère absolument universel chez tous les *homo sapiens*. En forçant ceux-ci à la pratique de l'exogamie, l'interdit ouvre les groupes humains sur des échanges de plus en plus vastes portant non seulement sur les femmes, mais également sur les objets et les savoirs.

Ces trois "inventions" ont partie liée et les hommes vont essayer de les dire dans un langage que l'on reconnaît aisément comme de nature religieuse. *Homo symbolicus* et *homo religiosus* auraient donc la même origine et seraient de même nature, ce qui permet à Mircea Eliade, considéré par beaucoup comme le plus grand spécialiste au 20^{ème} siècle de la science des religions, de dire que le phénomène religieux serait la première manifestation de la pensée symbolique, accompagnant l'homme depuis cette époque et se trouvant, de ce fait, à l'origine de toutes les institutions sociales. Pour Eliade, "*toute l'humanité sort du religieux*". Cette position sera également tenue par Teilhard de Chardin, le grand historien britannique Arnold Toynbee et des penseurs contemporains de grande notoriété comme René Girard et Marcel Gauchet.

² Marie BALMARY, *La divine origine*, Grasset, 1993

1-2) Les quatre modalités du langage humain

C'est à l'époque de *l'homo habilis* que l'on peut situer le tout premier moment d'acquisition du langage. L'invention de l'outil, qui est la grande émergence de cette période, suppose en effet une prise de distance par rapport à la réalité immédiate. Le galet judicieusement frappé pour faire apparaître une arête coupante qui permettra le moment venu de tuer ou dépecer une proie, doit "être pensé" comme utile indépendamment de la "présence actuelle" de cette proie. L'outil fait exister en quelque sorte un vide entre la réalité qui peut n'être que virtuelle de sa fabrication et la réalité opératoire de son utilisation. Et dans ce vide peut s'insérer la parole, c'est-à-dire le langage humain. D'une certaine manière, *l'homo faber* précéderait *l'homo sapiens*, ce qui a déjà été dit par certains anthropologues.

A partir de ce point d'origine, le développement du langage se complexifie et va passer successivement par des formes d'abord embryonnaires puis de plus en plus élaborées des quatre modalités qui existent encore aujourd'hui dans les langues modernes : les modes *informatif*, *expressif*, *performatif* et *argumentatif*. Bien entendu, ces *types purs* (au sens des idéaux-types de Max Weber) se trouvent présents, selon des proportions variables, dans toute communication verbale réelle. On peut d'ailleurs supposer qu'aux origines de l'humanité ces modalités langagières étaient indifférenciées, c'est-à-dire que la parole humaine mélangeait indistinctement les quatre registres. Mais le mouvement de l'histoire et l'avènement des premières grandes civilisations, avec en particulier l'invention de l'écriture, ont conduit peu à peu à distinguer ces modes de communication et à les spécialiser.

a) Mode informatif

Selon Edgar Morin, ce mode émerge dès le paléolithique inférieur, chez les *homos erectus*, pour les besoins des grandes chasses³⁴, lesquelles supposent de mettre en œuvre des coordinations délicates et précises entre chasseurs. Mais c'est au néolithique, dans les cités-Etats de l'Antiquité, avec l'invention de l'écriture, que le mode informatif va connaître un extraordinaire saut qualitatif et quantitatif. Véritable mémoire externalisée de la collectivité, l'écriture remplit une fonction d'inventaire et d'enregistrement rendue nécessaire par la multiplication des biens et la spécialisation des tâches. Exigeant un lexique et un code communs, l'écriture porte déjà en germe ce que deviendra la communication informationnelle dans les sociétés modernes, avec l'invention de l'informatique et de toutes les techniques qui lui sont liées.

Recherchant, à l'image de la logique mathématique, la "langue parfaite" fondée sur un code rigoureux et parfaitement univoque, prétendant à la transparence quasi-totale du message, la communication informationnelle obéit sur bien des points à la théorie de l'information.

b) Mode expressif

Il émerge vraisemblablement, à l'instar du mode informatif, chez les *homos erectus* dès le paléolithique inférieur au moment de la domestication du feu voici 400 mille ans avant JC. C'est autour du foyer, protecteur de sécurité et donateur de lumière et de chaleur, que le groupe humain rassemblé a pu dire ses peurs, ses émotions, son espoir de survie, la tendresse entre ses membres et notamment des hommes pour leurs épouses et leurs enfants. Tout un univers de sentiments est alors venu à l'existence, visant à faire partager par les autres l'émotion que l'on éprouvait soi-même.

Par glissements d'abord insensibles puis de plus en plus nombreux et délibérés avec l'arrivée des *homos sapiens* puis le passage au néolithique, le mode expressif s'est considérablement enrichi et diversifié. On va y rencontrer désormais tout ce qui relève du conte, du récit, du mythe, mais aussi et surtout de la poésie dont le discours rythmé se prête au chant

³ On en trouve aussi pour son contemporain, l'homme de Neandertal, mais peu nombreuses et plus grossières

⁴ MORIN Edgar : La chasse civilisatrice, pp71-73 ; *Le paradigme perdu, la nature humaine*, Seuil 1973

et à l'accompagnement musical ou dansant. Dans les sociétés modernes, le mode expressif nourrira l'univers de la littérature.

c) Mode performatif :

La parole n'est plus ici considérée comme la désignation d'un objet, ni comme l'expression d'une pensée ou d'un sentiment. Elle se définit comme la recherche d'une "transformation" dans une relation entre deux ou plusieurs personnes. Bien loin de rester au seul niveau des représentations, la parole opère directement par elle-même. "*Dire, c'est faire*" selon la formule du linguiste et philosophe britannique John Austin⁵ qui le premier a mis en évidence cette propriété. Ses travaux portaient sur les verbes performatifs, c'est à dire ceux qui ont pour caractéristique d'effectuer une action par le seul fait d'être prononcés : *je promets, je m'engage, je donne ma parole, je déclare la séance ouverte, je te baptise, je te prends pour épouse, je signe* (une pétition), etc. Après le prononcé d'une telle parole, rien n'est plus comme avant. La parole a été dite et il est très difficile de faire marche arrière ou comme on dit de se dédire.

On peut supposer que dans les sociétés archaïques du néolithique, ce rôle performatif de la parole a été très important pour structurer, sous forme contractuelle, les alliances matrimoniales, les rapports entre groupes, les traités entre tribus et entre cités. Le droit peut être considéré, à certains égards, comme l'héritier du mode performatif.

d) Mode argumentatif

Sous l'appellation de **rhétorique**, ce mode émerge peu à peu au cours de l'Antiquité grecque. Selon Philippe Breton⁶, "*la rhétorique est inventée en Sicile grecque, au 5^{ème} siècle avant JC, dans le cadre de procès en propriété où les citoyens doivent convaincre des jurys populaires de la légitimité de leurs droits. Les rhéteurs mettent au point à cette époque l'ordre canonique des parties du discours, c'est à dire le standard d'exposition qui est censé être le plus persuasif*". Depuis l'Antiquité et jusqu'à aujourd'hui, le paradigme argumentatif aura nourri le discours politique, le débat de société, la confrontation pacifiée des opinions "*puisque'il propose de remplacer la violence par la parole, (car) ma parole vaut la vôtre*". Il existe donc une connivence étroite entre libre débat, démocratie et rhétorique. C'est pourquoi la communication argumentative a à voir avec ce qu'on appelle l'humanisme. "*L'homme est le seul être vivant qui argumente*" et il le fait sous la forme d'une parole qui en appelle à l'intelligence et à la rationalité, mais une rationalité ouverte, qui n'exclut pas bien au contraire le recours à l'image, au symbole, à la métaphore, à l'analogie, toutes choses dont la pensée complexe et la systémique découvrent aujourd'hui l'importance.

La prééminence actuelle, dans la communication, du mode informatif sur tous les autres traduit une situation de malaise et un appauvrissement humain. Ignorant le rôle de la communication analogique et réduisant de plus la communication verbale au paradigme informationnel, les tenants de cette conception réductrice considèrent l'homme comme un simple dispositif à traiter de l'information. Ils privent l'être humain de son intériorité, cette intériorité requise pour se forger une conviction à partir de conjectures sur le plausible et le vraisemblable, pour choisir sa "vérité" et non se soumettre passivement à une "*vérité objective et absolue*" qui viendrait de l'extérieur. Cette "*conception logiciste*" du langage fait violence aux langues naturelles qui sont toujours des combinaisons en proportion variable des quatre modes et ne peuvent jamais être réduites à des systèmes univoques de désignation d'objets et de concepts.

⁵ AUSTIN J. L. : *Quand dire, c'est faire*, Seuil 1970

⁶ BRETON P. : De la rhétorique à l'ordinateur, *Sciences Humaines* n°4, mars 1991

2. Nature du langage humain : quelques notions de linguistique

Je vais reprendre ici un exposé que j'ai déjà donné plusieurs fois. Dès son apparition dans la communication interhumaine, le langage est fondé sur une convention : l'association "arbitraire" entre :

- un **signifiant**, qui à l'origine est un bruit naturel (série de sons émis par la langue) puis un signal visuel (dans l'écriture),
- un **signifié**, qui est une notion ou une idée renvoyant à un **réfèrent** naturel (par exemple l'idée de cheval référée à cet animal réel que je vois dans ce pré).

Le **signe linguistique** est donc l'association arbitraire mais nécessaire (sinon il n'y aurait pas langage humain) de deux éléments de nature différente : un signifiant et un signifié.

2-1) Structure multipolaire du langage humain

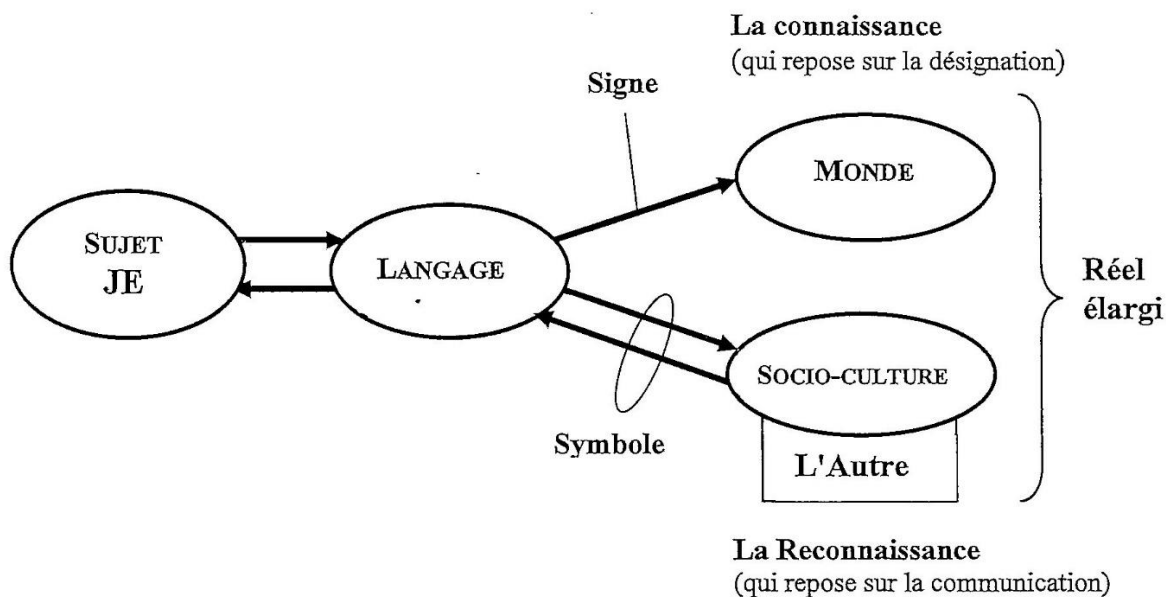
Mais pour le fondateur de la linguistique, le suisse Ferdinand de Saussure (1857-1913), le langage ne se réduit pas à une simple juxtaposition de signes linguistiques ; il constitue un véritable système de relations. En prémonition de la pensée systémique, ce qui compte en définitive pour lui est ce système de relations, bien davantage que les éléments (les signes linguistiques) qui en constituent la base. Ainsi, la connaissance d'un mot est très insuffisante pour en comprendre le sens, car c'est le plus souvent sa position relative par rapport aux autres mots de la phrase qui lui donne son sens. Pour bien comprendre un texte, ce qui importe d'abord est de déchiffrer sa structure, la connaissance de la valeur des mots utilisés n'intervenant qu'ensuite. Dans sa réflexion, F. de Saussure oppose la **langue** (système abstrait de signes) à la **parole** (expression verbale singulière), le langage humain résultant de la combinaison des deux.

Ainsi compris au niveau de sa structure, le langage remplit une **triple fonction** :

1. **Désignation du réel** : C'est le **mode informatif** du langage, conçu alors pour transmettre une connaissance, un savoir sur les choses en vue (ou pas) d'agir sur elles. Ce mode informatif est typiquement celui de la science.
2. **Communication interhumaine** : Il s'agit ici d'une fonction de **reconnaissance** entre êtres humains d'une même langue et d'une même culture. Elle passe par le **mode expressif** (où l'on vise à exprimer à un autre ce que l'on ressent), le **mode performatif** (qui est de l'ordre de la promesse et de l'engagement vis à vis d'autrui)⁷ et le **mode rhétorique** ou argumentatif (où l'on cherche à persuader et à convaincre d'éventuels interlocuteurs).
3. **Formation du sujet** : cette fonction du langage apparaît au moment de la psychogenèse du petit humain. Selon les psychanalystes, elle est nécessaire pour faire émerger la conscience de soi (le MOI freudien, le JE lacanien), rendant ainsi possible l'accès au questionnement existentiel.

Ces trois fonctions sont récapitulées dans le schéma suivant, la fonction de communication étant originellement la plus complexe, celle où va se manifester dans toute son étendue la dimension symbolique du langage.

⁷ Ce caractère auto-implicatif du langage a été mis en évidence par le linguiste et philosophe John AUSTIN dans son ouvrage "*Quand dire, c'est faire*", Seuil, 1970



2-2) Le symbole comme générateur de polysémie

Il se trouve que le même signifiant peut, dans certains cas, renvoyer à plusieurs signifiés, devenant alors un **symbole** selon la définition de Paul Ricoeur ⁸: "*J'appelle symbole toute structure de signification où un sens direct primaire, littéral, désigne par surcroît un autre sens indirect, secondaire, figuré, qui ne peut être appréhendé qu'à travers le premier*".

Par opposition au simple signe linguistique, le symbole (du grec *sym-ballein* qui veut dire réunion de deux parties distinctes) se définit donc par l'association non nécessaire mais toujours motivée de plusieurs signifiés sur un même signifiant. Non nécessaire, car les associations possibles sont nombreuses et celle finalement retenue présente toujours un certain aspect conventionnel. Toujours motivée, car il existe une raison à cette association qui n'a rien d'arbitraire, par exemple :

- un rapport de ressemblance ou d'analogie. On parle de **métaphore** (ainsi du mot *flamme* pour désigner au sens propre le feu et au sens figuré l'amour). Dans la première Epître aux Corinthiens (12,12-31), saint Paul utilise la célèbre métaphore du corps humain, bien connue des rhéteurs antiques, pour l'appliquer à l'union du Christ et de l'Eglise.
- un rapport de contiguïté. On parle alors de **métonymie** (la partie se substitue au tout, ainsi du mot *toit* pour désigner une maison). En christianisme, la substitution du pain et du vin à la personne du Christ dans le récit du dernier repas donné par les évangiles est de type métonymique⁹.

⁸ Paul RICŒUR, *Le conflit des interprétations*, p.16, Seuil

⁹ Rappelons les définitions de ces figures littéraires données par les dictionnaires :

Métaphore : Selon le Littré, terme de rhétorique désignant une comparaison abrégée. Selon le petit Larousse, procédé par lequel on transporte la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison sous-entendue.

Exemples : **la lumière** de l'esprit, **brûler** de désir.

Métonymie : Selon le Littré, terme de rhétorique, par lequel on met un mot à la place d'un autre dont il fait entendre la signification. Selon le petit Larousse, procédé par lequel un concept est désigné par un terme désignant un autre concept qui lui est relié par une relation nécessaire (l'effet par la cause, le contenu par le contenant, le tout par la partie).

Exemples : un **toit** pour désigner la maison, une **fine lame** pour désigner un escrimeur.

Par-delà toute fonction utilitaire, cette capacité de symbolisation rend le langage humain polysémique et lui ouvre l'espace de la poésie, de l'art, de la littérature... et de la religion. On observera d'ailleurs que le symbolisme peut s'exprimer sous bien d'autres formes que le langage verbal ; ainsi en va-t-il de l'art sous ses diverses formes (musicales, picturales, spatiales, etc.). Le langage s'inscrirait donc dans une fonction symbolique plus large d'où il tire sa puissance d'expression, d'évocation et de communication. Ce caractère contingent et situé du langage verbal en marque les limites, surtout lorsqu'il s'agit d'un discours à caractère purement conceptuel, comme celui de la science et même de la théologie.

Au plan social, le langage symbolique facilite le mécanisme de reconnaissance entre les consciences. Dans la ligne de l'étymologie du mot symbole (reconstitution d'une unité entre deux parties séparées), des êtres humains vont se reconnaître comme frères, engagés dans une même alliance (humaine ou divine). Ainsi, le fait de réciter ensemble les mêmes affirmations de foi, celles du Symbole des Apôtres ou de Nicée, fait que des croyants se reconnaissent mutuellement comme chrétiens. Le symbole se trouve à la source des grandes catégories de l'univers religieux, rencontrées sans exception dans les cultures et civilisations humaines.

3. Le corps social : objet politique ou simple métaphore ?

Dans les débats qui avaient lieu entre les philosophes de la Grèce antique, la métaphore du corps social transposant à l'ensemble de la société, la structure, l'organisation, les qualités et propriétés du corps humain considéré dans sa dimension physiologique, était largement connue et utilisée. On en trouve des traces dans les écrits politiques de Platon et Aristote. Généralement, on désignait ainsi l'ensemble organisé et hiérarchisé d'une cité-Etat, d'un royaume, d'un peuple.

Les empires qui à partir des temps historiques ont commencé à rassembler un ensemble disparate de peuples et de royaumes sous la domination d'un conquérant génial comme Cyrus, Alexandre, Jules César, Gengis Khan se prêtaient moins, du fait de leur diversité résiduelle, à l'emploi de la métaphore du corps social. Ce n'est que lorsque ces empires ont eu le temps de se structurer et s'unifier que la métaphore a repris du sens, comme ce fut le cas pour l'empire romain lequel dans sa variante byzantine a duré plus de 2000 ans ou de l'empire chinois né au 2^{ème} siècle avant JC. Ces empires étaient alors fédérés par une civilisation commune avec généralement une langue dominante et une religion universelle (comme le christianisme pour l'empire romain, puis l'Europe et le confucianisme pour la Chine)

Au Moyen Age occidental, la métaphore a pu être employée pour parler d'unités sociales plus petites comme les corporations de métiers, les collectivités locales, les domaines seigneuriaux. Chacune de ces unités pouvait faire référence à la promotion d'un bien commun transcendant les intérêts individuels.

Enfin au plan religieux, la métaphore de corps social a été largement utilisée par les chrétiens pour parler des rapports entre le Christ, l'Eglise et ses fidèles. C'est ce que montre clairement le texte que je vais maintenant citer, tiré de la Première Epître de Paul aux Corinthiens (chapitre 12, versets 12 à 33). Paul se trouve alors à Ephèse où il vient de recevoir de mauvaises nouvelles de la communauté chrétienne de Corinthe qu'il avait réussi à évangéliser au cours de son séjour de 50 à 52 dans cette ville. Il leur écrit :

Le corps est un, et pourtant il a plusieurs membres ; mais tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps : il en est de même du Christ. Car nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit pour être un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. Le corps ne se compose pas d'un seul membre mais de plusieurs. Si le pied disait : "Comme je ne suis pas une main, je ne fais pas partie du corps", cesserait-il pour autant d'appartenir au corps ? Si l'oreille disait : "Comme je ne suis pas un œil, je ne fais pas partie du corps", cesserait-elle pour autant d'appartenir au corps ? Si le corps entier était œil, où serait l'ouïe ? Si tout était oreille, où serait l'odorat ? Mais Dieu a disposé dans le corps chacun des membres, selon sa volonté. Si l'ensemble était un seul membre, où serait le corps ? Il y a donc plusieurs membres mais un seul corps. L'œil ne peut pas dire à la main : "Je n'ai pas besoin de toi" – ni la tête dire aux pieds : "Je n'ai pas besoin de vous". Bien plus, même les membres

du corps qui paraissent les plus faibles sont nécessaires, et ceux que nous tenons pour les moins honorables, c'est à eux que nous faisons le plus d'honneur. Moins ils sont décents, plus décevant nous les traitons : ceux qui sont décents n'ont pas besoin de ces égards. Mais Dieu a composé le corps en donnant plus d'honneur à ce qui en manque, afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps mais que les membres aient un commun souci les uns les autres. Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est à l'honneur, tous les membres partagent sa joie. Or vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part. Et ceux que Dieu a établis dans l'Eglise sont, premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des hommes chargés de l'enseignement ; vient ensuite le don des miracles, puis de guérison, d'assistance, de direction, et le don de parler en langues. Tous sont-ils apôtres ? Tous prophètes ? Tous enseignent-ils ? Tous font-ils des miracles ? Tous ont-ils le don de guérison ? Tous parlent-ils en langues ? Tous interprètent-ils ? Aspirez aux dons les meilleurs.

Dans ce texte, Paul, qui est de culture hellénistique et citoyen romain par son père, se montre un remarquable connaisseur de la langue grecque et des subtilités de la rhétorique. Mais comme il reste, en même temps, attaché au judaïsme et a même reçu à Jérusalem une solide formation rabbinique dispensée par le grand maître Gamalyel, il se montre capable de transposer la métaphore du corps social dans les catégories du christianisme naissant. Et la métaphore devient alors plus qu'une simple figure littéraire ! Mais pour cela, il a fallu que le lien social qui soude les personnes entre elles se fonde sur une réalité de nature divine, celle du Christ ressuscité reposant "*tout en tous*" dont Paul s'est fait l'apôtre.

4. Y aura-t-il demain un corps social de l'Humanité ?

Au moment de l'entrée dans les temps modernes, au 17^{ème} siècle, les philosophes des Lumières ont crû qu'il était possible de fonder une société prospère et harmonieuse sur les droits de l'homme considérés comme un absolu. Point n'était besoin pour eux de l'existence d'un Dieu bienveillant ami des hommes pour rendre possible et nécessaire l'amour et la fraternité. Cette fraternité devait s'imposer d'elle-même, une fois l'Humanité libérée de ses entraves politiques et sociales, et l'homme rendu à sa nature première "*naturellement bonne*".

Cette idéologie a d'abord voulu être imposée au niveau national par la révolution française. Ce qui va faire qu'au 19^{ème} siècle, toute la suite de l'histoire de l'Europe, puis du Monde, sera marquée par les conflits de nationalité jusqu'à déboucher, en 1914, sur la tragédie de la 1^{ère} guerre mondiale. On a cru ensuite que l'on pourrait bâtir cette société nouvelle sur l'appartenance de race ou sur la fraternité de classe. Et cela a donné avec le nazisme et le communisme les deux plus effroyables totalitarismes jamais connus par l'Humanité.

Aujourd'hui, nous voilà entrés dans une période de grande désillusion, avec d'un côté la mondialisation libérale qui considère les humains comme de simples "individus matériels" sans cœur et sans âme ; et de l'autre côté, de multiples replis identitaires, qu'ils soient nationalistes ou religieux. En quelque sorte, le choix entre une société de particules élémentaires ou une société formée de plaques tectoniques en opposition.

Voici bientôt un siècle, dans les années 1930, le paléontologue Pierre Teilhard de Chardin imaginait son concept de noosphère. En prolongement de sa vision d'une Evolution se poursuivant de la matière inerte aux systèmes vivants puis pensants, il voyait l'Humanité s'unifier sous l'attraction puissante d'un Point Oméga dans lequel il reconnaissait le Christ Universel de sa foi chrétienne. Mais dans cette Union créatrice, chaque élément humain ne s'annihilait pas mais voyait au contraire son originalité exaltée. Ainsi serait-il sans doute facile et gratifiant de considérer la noosphère teilhardienne comme le futur corps social de l'Humanité.

Teilhard échappe pourtant à cet optimisme facile car, arrivé à ce stade dernier de son analyse, il imaginait une ultime bifurcation entre une part sauvée (la christosphère) la faisant entrer dans l'éternité de l'amitié divine, et une part perdue vouant cette dernière à se néantiser dans un processus d'éternelle décomposition.

Le corps social serait-il alors de ce monde ?